

Paris est devenu capitale de la « peinture pure »

par Jean STASSINET

PEU de pays partagent avec la France le privilège d'un passé artistique récent, et c'est là sans doute la raison de ce pouvoir attractif de plus en plus grand que Paris exerce sur les artistes étrangers depuis cinquante ans. Qu'il vienne de Chine, du Japon ou des deux Amériques, le jeune artiste, qui arrive à Paris, est animé non seulement du désir de vérifier « de visu » ce qu'il n'a connu jusque-là que par le truchement des moyens d'information — livres d'art et cinéma — mais encore, et surtout, de vivre dans cette atmosphère de Paris où depuis un demi-siècle tout ce que l'art a fait se promulgue. « Vivre dans un pays où l'art est en rapport avec la vie, ainsi que le formule le peintre indien Raza, est le sentiment dominant de tout jeune étranger qui veut fuir les académismes qui souvent ont marqué sa première formation. Il n'en finira pas de s'émerveiller de visiter les galeries, de trouver au carrefour de deux boulevards une statue de Rodin ou dans un café une trentaine d'affiches annonçant des expositions.

Paris c'est aussi le lieu des valeurs admises, le temple des consécérations. Cela, les étrangers que parfois un talent reconnu dans leurs pays vouaient à n'être qu'une gloire locale le savent. Dans le monde rétréci où nous vivons, il n'y a plus de cloisonnement possible et les moyens d'information happent la curiosité d'un jeune talent qui, désormais, préférera une place futile modeste dans le grand art international plutôt que d'assurer la continuité d'un art national.

Prestige d'une métropole défigurée

Mais est-ce là une raison suffisante pour se fixer à Paris ? Il semble en effet paradoxal que des êtres nés sous d'autres latitudes, héritiers parfois de très prestigieuses traditions, ne puissent penser créer nulle part ailleurs que dans une ville qui, si

elle possède un « système » culturel unique au monde, n'en est pas moins une des grandes métropoles les plus défigurées par la vie moderne. Flâner sur les quais ou converser avec d'autres peintres dans l'arrière-boutique d'une galerie pèserait-il plus que tous les souvenirs d'une vie passée jusque-là ailleurs ? Sans doute l'artiste se sent-il un inadapté dans son propre pays, redoute-t-il un contact avec un public qui risque de ne pas toujours le comprendre, tandis qu'à Paris sa peinture semblera trouver tout naturellement sa place au niveau des commentaires dont elle ne manquera pas d'être l'objet.

La peinture, singulièrement depuis qu'elle est drainée par le courant de l'art abstrait, est devenue une prodigieuse entreprise « d'émigration vers l'intérieur ». Poliakoff ne prétend-il pas pouvoir travailler dans n'importe quel pays, s'il est dit cependant qu'il puisse vivre ailleurs qu'à Paris ?

Le havre des artistes déracinés

Et c'est ici que se situe ce phénomène paradoxal : Paris est devenu la capitale des artistes « déracinés » de la peinture pure. Ce n'est pas une simple coïncidence que le premier mouvement collectif de la peinture moderne qui ait contribué à détacher la peinture de la fidélité au sujet — le cubisme — soit également le premier mouvement cosmopolite de la peinture dont le rayonnement à l'étranger ait été le signal de cette émigration vers Paris ? Dès lors, tous les regards se sont tournés vers ce lieu où se reconvertisait l'art dans le creuset des spéculations.

Ce n'est pas pour une raison identique à celle qui forçait Poussin à ne vivre qu'à Rome, où seule la lumière dont jouissait cette ville pouvait lui convenir,

que Japonais et Américains viennent à Paris, c'est parce que, au témoignage de Raza, Paris « crée une tension », cette tension nécessaire à ces solitaires atteints d'un même mal que sont les peintres d'aujourd'hui.

Cependant, conscients du danger d'uniformité qui guettent leur art, en même temps qu'ils défendent farouchement leur individualisme contre tout rapprochement que l'on pourrait faire de leur « manière » avec telle autre, se réclament-ils de leur ascendance.

Ainsi, il est un fait que, pour autant que le tachisme ait fait école parmi les peintres de toutes les latitudes, la peinture de Sam Francis ne doit rien à une inspiration française et reste une expression d'outre-Atlantique ; de même, le séjour parisien de Zao-Wou-Ki n'a entamé en rien son âme chinoise et l'ibérisme des panneaux d'Antonio Tapiés

ne se corrode pas à l'air des galeries : ni les Chiliens Zaldívar et Matta, ni l'Italien Peverelli, dont la peinture conserve la tradition de la grisaille milanaise et le goût de l'onirisme et du fantastique auquel la peinture italienne reste fidèle depuis le « maniérisme » du XVI^e siècle, n'auraient peints de cette façon qui leur est propre s'ils étaient nés à Montmartre ou à Montparnasse. Même phénomène chez les sculpteurs : Lardera, qui, s'il a élu domicile dans l'impasse Falguière, n'en garde pas moins le goût de la rigueur constructive de l'art florentin ; le Polonais Wostan ne retrouverait-il pas l'inspiration de l'art des steppes dans le coin de campagne française qu'il habite près de Paris ?

Sans doute est-ce parce que, comme l'a souligné André Malraux, l'éclosion des vocations se fait devant une œuvre d'art et non devant un beau paysage, que Paris, musée vivant, facilite tant de « seconde naissance ».